

Carnaval

C'est l'histoire, vraie ou fausse, ce qui, au fond, importe peu ici, de l'écrivain Konstantin Ivanovitch Kalakin, cet homme connu pour son humilité et sa fierté, mais portant en lui une certitude qu'il n'oubliait pas de protéger jalousement comme l'on conserve la boîte à musique d'un lointain aïeul ou le souvenir du premier jour de classe, celle de savoir écrire. Doté de cette confiance intangible, sans avoir besoin de l'éprouver en public, il noircissait, jour après jour, des carnets de notes de sa plume au bec acéré, griffant les pages, les déchirant parfois, lorsque sa prolixité rédactionnelle rejoignait des ressentis englués au fond de son âme. Konstantin, qui exerçait quelque métier, procédait quotidiennement d'une façon identique sans que pour autant il acceptât de reconnaître cette force de l'habitude : au milieu de l'après-midi, il arrêta net son activité, contempla un temps le ciel, le plafond ou ses semelles, s'asseyait à son pupitre en hêtre et se mettait à écrire. Il adoptait, en cela, une attitude qui frisait la grandiloquence quand il trempait de trois coups secs du poignet la pointe de sa plume dans l'encrier débordant, n'omettant pas de laisser couler quelques gouttes sur le luxueux clavier en bois pour se prouver à lui-même, sinon à la postérité, que rien ne valait l'écriture. Alors, il s'attela à la tâche.

Que pouvaient contenir la centaine de carnets qu'à défaut de valeurs mobilières ou de titres fonciers, les héritiers en ligne directe de Konstantin Ivanovitch chercheraient plus tard à compiler dans le vaniteux espoir de révéler quelque trésor littéraire, apte à plaire à une portion en expansion de cette plèbe

demi-lettrée ? Ils recensaient sa vie. Mille détails infimes de sa propre enfance, montés en neige par l'usage de métaphores rococo, qu'il espérait peut-être voir un jour se transformer en catachrèses, les répétant, pour ce faire, d'un carnet à l'autre, usant, à dessein, de toutes sortes d'effets de symétrie dont lui seul possédait la clé. Mais ce qui frappait, et qui aurait frappé lesdits inventoristes s'ils avaient été disposés à l'être, c'était le contraste entre l'effort poétique déployé par la plume, ce lyrisme plein de préciosité, et la banalité des drames évoqués au fil des pages. Non que cette dissonance fût assumée, ou, mieux, enveloppée d'ironie, bien au contraire, elle apparaissait comme l'autre clé de lecture, inconsciente à son auteur, celle qui, comme un serpent se mord la queue, expliquait précisément pourquoi il n'avait rien fait de sa vie.

Toujours est-il qu'un jour, notre héros, Konstantin donc, s'était décidé à aller au théâtre. L'art de la scène l'avait pourtant toujours répugné, « un catéchisme d'analphabètes peuplé de demi-mondaines, de saltimbanques, de cracheurs de feu », s'était-il risqué un soir à évoquer dans les salons de Madame***, alors qu'à la lumière des chandelles, la belle Olga venait d'accomplir devant ses yeux trois entrechats quatre qui lui étaient soudainement montés à la tête comme autant de vapeurs liquoreuses. Sa réaction, qu'il avait voulu la plus aristocratique, fut mise sur le compte de son provincialisme ; après un signe de l'index de Madame***, il en avait été quitte d'un sourire énigmatique d'Olga. Mais ce jour-ci, bien plus tard que celui-là, ce héros de Konstantin alla tout de même au théâtre. On chercherait, en vain, dans ses carnets de notes la raison de cette entorse à son éthique, puisque, comme on l'apprendrait encore, les mois suivants ne comporteraient plus la moindre entrée. Après avoir parcouru en

long et en large le séjour de son appartement, ausculté la singulière géométrie des prunelles de ses yeux dans la glace de ses toilettes et goûté aux six délices de fruit qui garnissaient le haut de sa boîte de confiserie préférée, il saisit, par hasard ou par ennui, le programme des spectacles qu'il avait négligemment délaissé sur le buffet d'entrée. Il ne lui restait plus qu'à enfiler ses chaussures cirées, mettre son long manteau à double boutonnage et apposer sur sa tête dégarnie son chapeau à haut de forme. Ces quelques gestes anodins, suivis de trois pâtés de maison, étaient tout le monde qui le séparait du théâtre. Exceptionnellement, il les accomplit.

Arrivé au seuil de l'édifice, Konstantin Ivanovitch n'eut ni l'envie, ni la volonté de se mêler à la foule endimanchée qui s'était agglutinée sur le perron. Elle formait, selon les codes du genre, une sorte d'amas d'insectes bruyants et excités, tout attelés à feindre de se réjouir de l'excellente tenue des arts et des lettres, de la portée de la voix de tels baritons, de la pantomime un brin surjouée, mais si exquise d'une autre actrice. S'il s'était un tant soit peu intéressé à la scène, Konstantin aurait pu remarquer qu'au haut des marches, trois petits bonshommes à l'embonpoint débordant agitaient comiquement l'officiel des spectacles, pointant du doigt une date ou une autre afin de surligner l'invariable qualité des représentations quand, plus bas, leur adorable gaieté était relayée par les exclamations enthousiastes d'un homme tout aussi à son aise ; au niveau de la chaussée, en écho, une femme, qui devait être sa femme, l'accompagnait en tapotant mécaniquement le sol de son ombrelle. Mais Konstantin n'en avait cure, car Konstantin n'était venu que pour assister au spectacle. Il se précipita dès lors dans le vénérable bâtiment, et son regard fut surpris par la lumière éblouissante des lustres du

foyer, d'étincelants éclats en cascade, qui décollaient des lampes pour se réverbérer sur mille cristaux d'ornement, avant de frapper les immenses miroirs recouvrant les bas-côtés, de là rejaillissant tour à tour sur les rangées de verres acrobatiquement empilées derrière le comptoir du café, les grosses bagues collectionnées aux doigts de ces dames et les montures nacrées des lunettes des messieurs, à moins qu'en la matière, ils n'eussent pas lésiné, par mondanité ou légèreté, sur les lorgnettes et les monocles.

Sorti de son étourdissement, Konstantin aurait pu maintenant contempler, avec toute l'inattention requise par cet exercice, et le faste et le luxe de l'architecture du théâtre. Entré par automatisme dans la salle par la seconde porte, sa mentalité l'inclinant naturellement à la préférer à la première, il aurait été frappé, d'abord, par le gigantisme indécent de la scène du théâtre qui surplombait de sa sombre et mélancolique superbe le parterre rougi de rangées de sièges. Il y a de cela quelques décennies, au cours d'une partie de bridge fiévreuse qui avait clôturé un intolérable dîner d'affaires, les promoteurs du théâtre avaient en effet exprimé l'audace frisant l'outrecuidance de la vouloir plus grande encore que les planches de la grande salle de la capitale. Cette troupe hétéroclite d'entrepreneurs du district, actifs pour certains dans l'élevage industriel, quand d'autres s'étaient épanouis dans les procédés en caoutchouc, ne connaissait de pas de danse que le tomber des froufrous ; ils avaient cru alors devoir se frapper la panse, avant d'entamer, à califourchon sur leur chaise, une ronde entrecoupée d'onomatopées bagarreuses à l'endroit de la métropole concurrente. Ainsi était né le théâtre.

Qu'il fût dit en passant que ces copains, comme ils se plaisaient fraternellement à s'appeler en se pinçant les hanches, ne se

doutaient alors nullement que, dans l'atmosphère de barbarie moyenâgeuse de cette soirée, ils avaient non seulement actionné un stimulus improbable en faveur des arts du spectacle, toutes les célébrités du pays se disputant l'honneur d'apparaître sur la « très grande scène », mais avaient par la même occasion sonné le glas, pour le siècle en devenir, à leurs réjouissances nocturnes. Ils seraient condamnés, chaque fin de semaine, à désirer faire bonne figure aux premiers rangs de leur théâtre par l'exhibition d'une pointe de désintérêt pour le spectacle qu'ils avaient eux-mêmes financé, se refusant à soumettre leur nuque à la torsion adéquate pour atteindre l'angle de vue requis par la hauteur démesurée de la scène dans le but de pouvoir au moins apercevoir les semelles des chanteurs, les guêtres des acteurs, les bas des danseurs. Pour l'éternité, ces drôles se voyaient destinés à scruter les planches en bois recouvertes de peinture noire de la charpente massive au-dessus de la fosse d'orchestre, ce triomphe à eux, qui, dans leur esprit tourmenté par leur grossière indifférence, prendrait chaque soir plus distinctement les contours de la coque d'un paquebot échoué.

La succession de tableaux ornant les deux murs latéraux de la salle aurait pu, ensuite, attirer elle aussi le regard de notre héros. Car, commettant un honneur appuyé à la situation de la rente foncière et au décollage industriel de la ville, les mécènes n'avaient pas oublié de libérer leurs vastes disponibilités pour doter le théâtre d'une série d'œuvres de maîtres de grand format. Longtemps, il n'avait été question que de peintures des siècles passés, de ces réalisations de la teneur la plus académique, dotées de cette faculté versatile de séduire les doctes esthètes comme de tromper les vendeurs de bœufs. Ce serait l'ode à la droite sublimation des règles de l'art, où s'accoupleraient, en un défilé

de figures mythologiques, la netteté du dessin et l'harmonie du coloris. Puis, devant admettre que la modernité avait tracé son chemin, non seulement dans les chaînons de production, mais encore dans les ateliers de création, la commission du théâtre avait accepté, pour ne pas se voir damner le pion, que le flanc gauche de la salle se verrait orné d'ouvrages contemporains « dans le respect du goût des abonnés ». Ici, l'espace imparti serait disputé par quelques tableaux à l'orgueil tempéré, d'où germeraient déjà, pour qui voudraient peut-être les arracher, les gerbes de l'abstraction. Des deux côtés de la salle, les séries de tableaux se faisaient donc maintenant face l'une à l'autre, selon un savant plan de bataille fomenté lors de l'accrochage par on-ne-sait-qui – un héroïque quidam, sûrement quelque étranger, magicien juif ou sorcier arabe murmurait-on, qui, par amour de l'art classique ou dégoût du désordre chronique, au moins sauva in extremis le vénérable édifice de l'opprobre de l'éclectisme.

Les seconds rangs du parterre, dont les billets étaient généralement acquis par des fanatiques de musique, eux-mêmes pour la plupart suceurs de becs ou gratteurs de cordes en leur temps libre, se laissaient ainsi bercer aux sons de leurs airs favoris, tournant la tête une fois vers le mur de droite, l'autre fois vers celui de gauche, et ils jouissaient de cette sensation si convenable pour les amateurs de se savoir bien entourés ; aucune espèce d'artistes, depuis les dignes références jusqu'aux rebelles éhontés, ne semblait manquer à l'appel. Quel foisonnement de sentiments ce rassurant mélange auditif et visuel devait dès lors procurer à ces semi-connaisseurs enjoués, toujours prêts à se perdre dans leur siège matelassé en quelques transports de l'âme, ne serait-ce que parce que les envolées spirituelles leur offraient une autre satisfaction, aussi inavouable qu'exquise : la revendication de se

hisser artistiquement au-dessus des premiers rangs. Aucun d'eux n'avait cependant la moindre idée que ce qui suscitait leur bonheur, chaque note jouée, chaque geste exécuté, chaque gramme d'huile apposé, en particulier lorsqu'il s'agissait des classiques, avait directement résulté d'une succession de procès psychiques, ayant tous en commun le désir de détruire cet amalgame d'émotions vives dont, en présence des œuvres, les seconds rangs se délecteraient avec passion.

Et enfin, dans l'inventaire artistique à la disposition du regard d'Ivanovitch, cet écrivain de Konstantin entrant en ce moment même dans la salle de théâtre, manquaient les sculptures du fond. Alignées en une rangée de dix, elles trônaient, majestueuses, sur d'épais socles en marbre coloré de dimensions diverses, agencés de telle sorte qu'en leur apogée, elles atteignissent toutes une hauteur semblable. En raison des manquements patents dans la formation culturelle des dirigeants du théâtre ou des impérieuses nécessités de la spéculation sur l'art, le classicisme régnait miraculeusement en maître en ces lieux, lesdites statues provenant exclusivement de la Grèce antique. Pour qui voulait poser attentivement ses yeux sur ce parc d'allure provocante au regard des normes misérables en vigueur dans les autres villes de la région, il y décelait bientôt un authentique jardin animé, les créatures mythiques se mettant à se mouvoir au gré des jeux d'ombres et de lumières générés par le passage des autres spectateurs devant les lampadaires électrifiés qui bordaient la lignée. Et voilà que les conceptions vaguement modernes qui avaient présidé à la réalisation des tableaux contemporains pâlissaient devant ces spectres exemplaires de cette atroce superbe qui sous-tend en art toute la tradition. Sortant d'une torpeur séculaire, ils redoublaient maintenant de vivacité.

Mais les spectateurs des troisièmes rangées ne percevaient pas l'horizon artistique de cette manière. Méprisant le mépris fatigué des premiers rangs, tout comme le mépris passionné des seconds tournés contre le mépris des autres, ces érudits bien-pensants, dont l'archétype restait naturellement l'instituteur de village, balayaient ces visions oniriques d'une main pour n'apprécier que le réalisme des corps, la proportion exacte des membres, la mathématique parfaite des muscles. De ces duels symboliques entre des figures prométhéennes et des animaux à l'humaine cruauté, aptes à mettre en branle les schèmes psychanalytiques les plus enfouis si ceux-ci avaient prise sur la population de la ville, ils ne gardaient que le froid rationalisme, ce qui, pour eux, apparaissait comme le fondement, sinon de la civilisation elle-même, au moins de leur propre monde, cette culture générale composée pour l'essentiel de lexiques disposés en colonnes et de listes sans fin d'équations à inconnues multiples. Comment ignorer cette perfection ?, comment y préférer les affres de l'affection ?, se demandaient ces respectables binocleux, alors qu'à la fin du spectacle, ils étaient les premiers à se précipiter en cachette dans les coulisses pour recueillir la signature sur la photo de telle comédienne, une Karina ou Katja si mignonne, qui avait égayé le troisième acte de ses mimiques charmantes avec ses pommettes relevées.

A l'entrée de la salle du théâtre, Konstantin, en héros, aurait donc pu s'attarder sur la colossale coque de la scène, l'évitement d'un désordre à la diable des tableaux ou ces si suggestives statues grecques – en somme un bric-en-broc d'imports culturels qui, par le pur jeu du hasard, s'apparentait à un classique délice à la page. Il n'en fit rien, parce que, pour faire honneur à son statut d'homme de lettres, il fit en sorte de garder son nez fourré dans

le programme du spectacle. Ses yeux rivés sur le bas de la feuille où figurait le synopsis du dernier acte de la nouvelle production, destinée à renouer en grande pompe avec le style académique en la si docile bourgade, Konstantin parcourait l'allée centrale, sans omettre de malaxer légèrement les dos des sièges matelassés de chacune des rangées. Pour peu le brave aurait-il apparu pleinement fidèle à lui-même, avec son indisponibilité caractéristique à l'égard du monde et cette patiente recherche de la dissimulation de soi, toute cette manie du secret dont le paradoxe voulait qu'elle fût devenue la seule face émergée de sa personne. Ce constat eût été implacablement validé par la scène une fois encore, si quelque chose n'avait pas tout de même changé chez lui en l'occasion. De ses très longs pantalons, sortaient certes les pointes de ses trop étroits souliers, mais en raison d'une légère torsion de ses chevilles, peut-être même précédée d'une heureuse rotation de ses hanches, ses pieds, eux, ne suivaient pas la droite ligne tracée à l'avance par son esprit ; ils dessinaient plutôt, au point de jonction fictif des deux talons, un angle évident. S'il ne s'était agi ce soir-là de théâtre, on aurait dit que notre homme singeait un canard.

La preuse avancée de Konstantin cessa cependant à l'exacte délimitation de la frontière qui séparait les deuxièmes rangs des troisièmes. Et, ni une ni deux, sans même se saisir de son billet qu'il détient dans l'une de ses deux poches du pantalon de son trois-pièces, sentant peut-être d'instinct qu'il n'appartient ni à cette première ni même à cette seconde, il s'assied au milieu de l'ultime rangée des troisièmes, mais tout en déposant son manteau en face, de telle sorte qu'il recouvre entièrement trois sièges de la première ligne des deuxièmes ; Konstantin avait pris place. Un sentiment inhabituel alors l'envahit, comme une sorte

de fatigue grisante, à la lisière entre la consolation de voir poindre, au bout d'une astreignante insomnie, la délivrance de l'apparition du songe et la sereine exaltation initiée par le faux suspens de l'imminence irréfutable du départ. Ce qu'il avait saisi au vol, c'était qu'on attendait seulement de lui qu'il calibrât sa vision bien vers l'avant, en présentant au mieux la convenance de jeter, de temps à autre, un regard teinté de bienveillance sur le côté afin de marquer le degré requis de connivence à l'endroit de ce qu'en la situation, il admettrait d'appeler ses semblables. Cela, Konstantin pouvait l'accomplir, ce d'autant plus qu'il ne croyait pas se mentir lorsqu'une saine impatience, doublée d'une ingénue curiosité, le gagna : il était l'heureuse victime de la cause commune de tous les contes, le socle narratif qui survivrait à cinq cents saisons d'avant-garde – que nous réserverait cet acte final ? s'interrogeait-il en effet, tandis qu'il esquissait un premier regard oblique à droite, encore un peu gauche sans doute de telle sorte que d'accointance, il n'en témoignât qu'avec un escarpin poli.

Un à un, avec le même naturel que celui requis lors de l'application du procédé visant à empiler une série de gobelets de verre sur une vieille commode, les sièges du rang de Konstantin se remplirent ; les visages possédaient, d'abord, la gravité de la tâche, ensuite la sérénité du devoir accompli, enfin un sourire amusé qui tentait de recomposer, de tête, le visage affiché lors de l'embarquement dans une gondole, qu'importât qu'elle fût un bucentaure éphémère ou une gageure immortelle. Ayant fourmillé, le théâtre paraissait maintenant dans sa disponibilité à accueillir l'art, tel un paon faisant de l'éventail des déclinaisons d'une attitude de distinction, de ce panel de tics constitués en enseignes d'assurance-vie, de ces furieuses manies à devoir vouloir toujours se préoccuper d'éloigner la rue la roue. Le

par terre grouillait correctement, significativement, décevant, quand les balcons, plus coquins, répondaient avec une affection diligentée et un soupçon d'amer dédain. Le tout dans un bruit sourd et aigu, une vibration semblable aux gloussements sordides qui précèdent la mise à mort de l'élément blessé d'un poulailler, électrifiant les nerfs des dames et des cordes de la fosse, jusqu'à ce que parût, côté cour, l'extrémité argentée d'un chausson sortant des coulisses : elle tapota trois fois la scène en quatrième, et le silence s'en fut.

Ce que l'on vit alors, et ce qui fut vu par la suite par des dizaines de milliers de spectateurs à travers tout le pays dans cette folle équipée d'une troupe de seconde zone qui défierait tous les codes si propres à cet art, selon lesquels, à l'unisson et non sans raison, il était admis que la hiérarchie établie devait être le reflet inéquivoque des qualités intrinsèques des institutions, ce que l'on vit, donc, dépassa tout ce qu'on avait pu voir. Il y avait assurément une sorte d'orgueil dans l'exposition des prouesses techniques du premier acte ; c'était bien du cœur meurtri de la ballerine, cassée par mille frustrations, classée troisième au grand concours national, casée quelques ans au corps de ballet, roulée en cela dans la crasse, que partait l'élan nécessaire à la suprême audace d'exécuter en onze triples rotations la série de trente-trois fouettés ; c'était de cette bile aussi que venait ce souci de sophistication extrême avec lequel le chorégraphe avait monté ses variations, en un va-et-vient incessant entre l'échafaudage d'un chaos fourmillant et l'orchestration d'une architecture savante ; et tous les signes indiquaient qu'il en allait de même pour le décor, les accessoires et les costumes, miroitant indécentement de brillants éblouissements. Le spectacle placardait la résolution de la troupe de renoncer à se cantonner à son rang

et, passée la surprise, il fallait convenir que la maîtrise gestuelle lui accordait ce droit. Pour cela, parce que la représentation affichait une forme de déni et son surpassement par la forme, elle plaisait.

Il serait superflu, en l'état, de s'attarder sur l'enchaînement des premiers actes, savamment découpés de telle sorte qu'en soulignant l'une après l'autre chaque articulation de la gamme du répertoire classique, ils seyaient tant aux nombreux coureurs de cygnes, ces conformes amateurs susceptibles de s'assoupir pour peu qu'Odette quittât la scène, qu'aux quelques puristes autoproclamés, ceux-ci se gaussant contre ceux-là de se sentir en pairs, seuls à saisir les vrais desseins de la chorégraphie. La scène de genre initiale, champêtre à souhait, fit place à un ballet d'action, enluminé et clôturé de deux cryptiques pantomimes, avant qu'en un songe petipésque, la danse ne se précipitât sous les flots pour exhiber une série d'adages en blanc, ornés de mouvements synchroniques des dix-huit membres du corps. Puis vint alors l'inévitable bal et ses acrobaties en abyme, lors duquel jamais peut-être le ballet ne reçut tant l'opportunité de dévoiler l'essence de son âme, à savoir qu'il ne correspond pas, en vrai, à une simple danse, mais à une danse de la danse, un langage en ordre de bataille apposé sur l'expression des autres, colonisant leurs mouvements de sa batterie technique, les exacerbant tout en les amendant, afin qu'il n'en demeurât de souvenir que la mémoire de leur maladresse. Mazurka, claquette et valse : tout trépassa sous le martèlement systématique de ces pas académiques frappés au centre d'un cercle de figurants dont l'adhésion au spectacle indiquait l'inévitabilité du triomphe destructeur de cette armée de pointes.

Et vint le dernier acte. Konstantin, malgré la sévérité de son héroïque tenue, qui lui enseignait que si frémissement devait-il se produire, il conviendrait que ce fût tout en apathie qu'on frémirait, frémit. Car le ballet ne revendiquait plus seulement sa préséance sur la danse, mais proposait, en propre, un programme apte à paver l'avenir de l'art. Au milieu d'une scène de carnaval délicatement vénitienne, deux rivaux, s'étant disputés tout le long les délicieuses faveurs d'une très noble bohémienne, en étaient venus jusqu'aux mains, desquelles jaillirent quelques vils coups de couteaux jetés à l'improviste, qui trouvèrent le moyen de frapper le cœur de la tzigane convoitée, laquelle reçut l'honorable charge de devoir faire tourner la représentation au tragique dans une lente et sublime agonie. Le gros du public, très satisfait, se montra alors sur le point de se lever, prêt à applaudir debout les danseurs et l'orchestre, non sans chercher à justifier l'exceptionnelle générosité du transport par le confort d'un adage populaire : les utiles clappements ne joindraient-ils pas l'agrément de se voir placer déjà en position de départ, plus proche donc du riche couronnement de ladite soirée, soit, pour les plus heureux d'entre eux, la chaire dorée d'une dinde frite, le bec farci aux aïelles d'un coq ou la ponte orpheline d'un miraculeux esturgeon ?

Mais le public, en gros, eut faux. Ayant à peine donné l'élan indiqué aux muscles des adducteurs, constatant déjà que l'insuffisance de l'effort amènerait la courageuse action à se voir secondée d'une impulsion des deux paumes sur la ceinture du siège, haussant en cela les épaules, il fut remis de suite à l'ordre par le chef d'orchestre. D'un coup sec de baguette, cet homme svelte à stricte allure rengagea le refrain et, le rideau se levant, la mascarade reprit. En cette seconde espèce, la bohémienne ne

mourut pas, préférant laisser l'insigne distinction à l'un de ses amants au terme d'un duel épique tiré d'une ancienne version du libretto dont la date était par ailleurs dévoilée dans le nombre de pirouettes exécutées par deux arlequins et deux colombines autour du défunt – l'antiquité du livret autorisait pareil artifice. Les spectateurs rejouèrent dès lors eux-mêmes l'exercice, s'apprêtant à se lever, jusqu'à ce qu'ils comprissent qu'on se jouait d'eux une troisième fois. Il fallut donc se rasseoir, afin qu'un dernier épilogue leur fût offert dans une tonalité comique, la désirée et ses serviteurs se ralliant, *in fine*, au fantasque carnaval pour danser. Tout doute se dissipa : la salle explosait en une ivresse incontrôlée.

Aussi brave fût-il, notre cher Konstantin explosa de concert, ou plutôt, à sa façon bien à lui de se démarquer de ses semblables, sans coup férir pour ainsi dire, implosa-t-il placidement. Le susdit frémissement des lèvres fit place à un nouement de la gorge, qui conduit à un gonflement des poumons, d'où rejaillirent, par sa bouche, d'indistincts gazouillements, cette révolution psychogénique devant se répéter elle-même trois fois. « Ah cela, Ah cela, Ah cela », ainsi s'exclama-t-il, ce qui fut pris par qui l'entendit pour le signe du sacre d'un style. Car il n'en allait pas que d'une pyramide de syntagmes, d'une danse en contrepoints d'une partition musicale écrite à son dessein, libérant le mouvement de la trame sculptée par le geste. Non pas que les pas dûment martelés sur la scène pussent laisser insensible qui prétendait connaître l'infinité séparant les mots des choses, ni que le charme faussement désuet des tutus dernier cri n'opérât en l'occasion, mais, si les complications de la danse agirent virulemment sur le réseau respiratoire régulier d'un héros, tel que, malgré tout, Konstantin se devait de paraître, si, des brisés et des

ballonnés en série, en vint-on subrepticement aux onomatopées monosyllabiques, c'était que le ballet avait frappé en plein cœur et prouvait par l'exemple que notre piètre existence, en réalité, se résumait à une mascarade macabre que seul le surplus d'authenticité d'un carnaval factice saurait ramener à la vie.

Somme toute ne restait-il plus qu'à Konstantin, dont la dimension du vertige n'égalait que la surface de sa bravoure, de se lever de son siège pour regagner l'envers du décor, ou plutôt son endroit, c'est-à-dire la ville honnie, bruyante et sourde à cette leçon de style. Ce vaillant téméraire, décidé à prendre son courage à deux mains, se précipita hors des lieux les jambes à son cou, se jetant tête baissée dans les quartiers aux atours sinistres en bordure du digne édifice. Alors advint-il ce phénomène abscond et indistinct, certifié par l'usage séculaire de la chose artistique : l'arrivée d'une grâce opiacée, exquisité suave et acide à la fois, apposant son filtre diaphane, qui ne laisserait plus affecter les sens qu'en ce qui pourrait le pénétrer, non le monde comme celui-ci se figurait d'être, mais toute une onde de figures embrassée de l'être. Hier encore, son regard aurait été happé par la démarche bâtarde des passants, quidams aux faux airs graves dissimulant à peine dans la nuit la démultiplication des déviances diurnes ou autres notoires individualités suintant de tous bords des désirs de débauche délicate ; aujourd'hui, il n'apercevait plus que le jeu des silhouettes en cadence de la séquence de réverbères, et, par magie, cette kyrielle de crasseux, de malpropres, de va-nu-pieds rejoignait alors les plus antiques lignées littéraires. Voilà qu'un digne Polichinelle chassait de sa trop longue canne une Servante au bon bec, celle-ci dans sa course laissant sa traîne toucher les trottoirs. Plus loin dans la

nuit, un renard, sans air fier, les brossait, la langue tendue, en un sens et dans l'autre.

Ce fut donc en cet état caractéristique, somme ultime d'une succession d'aléatoires parallèles et de correspondances obligées, comme si la logique causale avait finalement cédé par l'agitation d'associations actives devant les fondements inamovibles d'une poésie, que le glorieux homme regagna son chez-soi. Non sans s'être déchaussé, Konstantin connaîtrait cependant un autre déchaînement. Son sentiment s'avérait, cette fois, similaire aux salvateurs soulagements que, jadis, ces soupirantes, sevrées ou rassasiées de valse, avaient éprouvé au cœur de la nuit, lorsque, restées seules avec leur servante, elles faisaient défaire leur corsage ; la libération était telle qu'elle envahirait bientôt toute leur âme, au point qu'elle s'ingénierait à élaborer, autour de cette émancipation éphémère, une nouvelle raison d'être — l'exceptionnalité de leur condition ne tenait-elle pas au consentement à cette étiquette aux craquements étiques ? Mais notre bonhomme, puisqu'ainsi était-il, ne tira pas d'une perception identique de semblables principes. Là où ces dames d'autrefois se démenaient contre leur fardeau, lui prit le parti pour toujours de s'affranchir. Aussi, à la lumière de son chevet, le torse dénudé et les joues relevées, ce fut par un désir, non de se projeter lui-même en dires, mais de rejouer une scène de crime, qu'il saisit la plume pour écrire.

Incidentement, le lendemain, cet Ivanovitch de Kalakin, soit le Konstantin en question, put avoir la distinguée surprise de découvrir, au bas de sa porte d'entrée, une enveloppe bleu roi, cachetée le plus finement à la cire de bougie ; l'invitation venait de Madame***. Nul besoin d'ajouter, devant pareille coïncidence, réitération subtile d'une séquence éculée de signes,

alliant, pour des esprits trop vifs, la gestuelle artistique à une rétribution symbolique, que notre héros y décela lui-même l'indice d'une conciliation entre sa digne entité et l'entier de la ville. Les gouttes d'encre, se dit-il, n'allaient désormais plus ressembler à ces sagaces crachats assénés à la face d'idoles sordides, ni même ne serviraient-elles plus à étaler de taches sombres sur les ombres éparses du passé. Les mots retrouveraient de la sorte une fonction originelle, celle de sublimer la fatalité dérisoire contenue dans toute histoire. Sur ce, partit-il chez Madame***, espérant y voir Olga.

Il a été dit que, de sang-froid, Konstantin n'écrivit rien sur lui dans ses carnets les jours qui suivirent le spectacle. On doit au compte rendu de la soirée, élaboré dans son propre cahier par le vénérable Vladimir Grigorievitch Arigovski et recopié dans un manuscrit anonyme déposé aux archives de la Ville, l'épilogue de notre récit : ... Alors, ce fut au tour d'Ivanovitch de prendre la parole. Contre toute attente, cet homme distant fit le choix de lire un récit vivant de sa soirée au théâtre. Il n'est pas question ici de relater scrupuleusement sa narration, qui ne suivait pas la trame exacte du ballet. Mais, alors qu'Olga se mit à danser, Kalakin prit de grandes libertés face au spectacle. Ainsi s'acheva, par ces mots, son histoire, « suggérant qu'une autre fin serait possible. »